

## L'ÉPIGRAPHIE "PAUVRE" D'UN MILIEU PREALPIN : LE CANAVESE

par Giovannella CRESCI MARRONE  
Professeur à l'Université de Venise

Le présent travail concerne la campagne d'*Augusta Taurinorum* et il se concentre plus particulièrement sur le territoire délimité par le moyen cours inférieur des rivières Orco et Stura, jusqu'au conflent avec le fleuve Pô ; territoire qui, suivant les subdivisions administratives romaines, correspond à la campagne septentrionale d'*Augusta Taurinorum* et qui, selon les coutumes toponomastiques modernes, est appelé Canavese occidental.

Cette zone, qui peut être prise comme échantillon d'un contexte suburbain de localisation préalpine, a été l'objet de la première étape d'une recherche interdisciplinaire projetée par le Département d'Histoire de l'Université de Turin avec l'intention d'explorer les processus de romanisation au sein de la colonie d'*Augusta Taurinorum*.

Le patrimoine épigraphique du territoire à l'étude se distingue pour deux raisons : la richesse numérique et l'homogénéité typologique.

Il compte 84 inscriptions romaines, dont 58 sont encore existantes et se retrouvent pour la plus grande partie concentrées dans l'aire située aux pieds des montagnes, correspondant aux sites actuels de Valperga, Levone et San Ponso. Une concentration insolite si on la compare à celle d'autres contextes suburbains limitrophes (25 inscriptions suburbaines à *Epoedia*, 35 à *Vercellae*, 16 à *Carreum*)

Toutes les inscriptions locales appartiennent à la catégorie des funéraires ; leur destination univoque les qualifie donc comme des produits provenant de commettants privés. Une telle documentation, si indifférenciée en ce qui concerne sa finalité et sa fonction, se prête aisément à une enquête comparative sur le plan : 1. de la typologie des monuments ; 2. des formulaires onomastiques ; 3. du niveau social des titulaires des épitaphes.

1. Du point de vue typologique, les inscriptions de la région du Canavese se distinguent en deux catégories. L'élément discriminant est représenté par le passage ou non à travers des ateliers de graveurs. Un pourcentage minoritaire (pas plus de 10) semble en effet avoir subi un certain type de travail en atelier. Dans ce cas-ci, le support en marbre blanc ou gris suppose l'utilisation de matériaux coûteux, tandis que la décoration prévoit de toute façon l'intervention d'une main d'œuvre professionnelle. Le goût des commettants semble s'orienter vers une gamme assez complète de modèles de monuments. On passe du sarcophage de Favria à *tabula ansata*, à la plaque à encadrement des Livii de San Ponso, des stèles à décoration végétale de l'augustale de Settimo aux petits temples iconiques de San Ponso. Les dédicaces funéraires que l'on y trouve sont généralement multiples. L'incision de telles épitaphes, confiée à des graveurs de profession, est caractérisée par une exécution assez soignée. Le texte est disposé selon une mise en page non improvisée, le *ductus*

est régulier, la *présence* de lettres *longae* a un but ornemental, l'emploi occasionnel de lettres en ligature évite les subdivisions syllabiques, l'utilisation d'expressions supplémentaires reflète les formulaires courants et les abréviations sont inspirées de la coutume épigraphique habituelle.

La grande majorité des inscriptions de la région du Canavese est cependant étrangère à tout travail d'atelier. Le support est dans ce cas représenté par la pierre locale.

Le choix de la pierre disponible localement est orienté vers deux solutions ; une certaine préférence va aux pierres fluviales que les cours d'eau à forte pente roulent et entraînent, leur offrant ainsi naturellement une surface polie, mais leurs dimensions généralement modestes offrent une surface épigraphique limitée et peu de possibilités pour être fixées au sol.

Vice versa de grandes plaques oblongues descendues des flancs de la montagne permettent un enfouissement partiel, assurant ainsi une meilleure stabilité au monument. Dans ce cas la dédicace est gravée dans la partie supérieure, leur nature schisteuse oppose par contre une grande résistance à l'incision et entraînera rapidement la détérioration.

Le plus souvent donc, comme l'illustre admirablement la petite nécropole de Valperga qui se compose de 24 inscriptions, faisaient office de *signacula* funéraires, des blocs ordinaires de pierre de formes et de dimensions les plus diverses et les plus irrégulières sans aucun projet de disposition symétrique, ni recherche d'uniformité extérieure.

Il ne sera pas rare non plus de trouver, même dans le cas d'ouvrages modestes, des décorations iconiques qui, suivant le modèle des stèles de marbre en forme de petits temples présents par exemple à San Ponso, se limitaient à de naïfs essais figuratifs dans l'intention de reproduire l'effigie du défunt (photo 1).

De telles productions occasionnelles semblent toujours destinées à des sépultures individuelles et les dédicaces funéraires que l'on y trouve gravées sont formulées avec une simplicité extrême et ne comportent que deux éléments : l'onomastique du titulaire exprimée au nominatif et la mention de l'âge, introduite le plus souvent par la formule abrégée *v(ixit) a(nnos)*. Voilà le cas, par exemple, de *Fronto Juneius C.f.v.a. XXC* (photo 2). Communément, la gravure de semblables inscriptions dénonce de graves limites qualitatives, la mise en page du texte renonce au projet d'une *ordinatio* préalable, le *ductus* est souvent conditionné par la superficie épigraphique imparfaite et s'avère donc irrégulier. Le module des lettres se révèle souvent instable, la subdivision syllabique s'inspire de critères approximatifs, les erreurs d'orthographe sont nombreuses, la paléographie subit l'influence de la graphie cursive pour certains caractères (surtout E et F à deux traits), l'indication biométrique révèle un âge moyen de 50 ans et un nombre d'années presque toujours multiple de 5.

La longévité exceptionnelle et peu vraisemblable semble imputable à la mauvaise connaissance de l'état-civil personnel, tandis que la façon d'arrondir semble un effet de l'influence des opérations de recensement effectuées tous les

5 ans. A l'examen typologique, la production épigraphique du territoire semble donc ainsi caractérisée : une petite quantité de bons produits d'atelier s'oppose à une grande majorité de piètres ouvrages manufacturés. Il semble possible d'en déduire une diversification analogique et corrélative de la part des commettants : d'une part, de larges disponibilités économiques permettaient le recours à des ateliers de graveurs, de l'autre, des ressources plus modestes conduisaient à un repli vers des solutions alternatives de travaux souvent occasionnels.

Qui, en fait, gravait les *tituli* que nous pourrions définir "pauvres" à cause de leur humble qualité et de leur manque d'application productive ? Il est difficile de le dire. Peut-être des graveurs itinérants, peut-être des graveurs improvisés pourvus d'une alphabétisation approximative.

2. Venons-en à l'examen onomastique. De ce point de vue, les textes funéraires du Canavese montrent la rencontre de deux ethnies qui se différencient non seulement par des traditions anthroponymiques mais encore par des systèmes de désignation individuelle, le système indigène idionymique, le système romain polionymique. La transition se fait selon deux directrices : celle de la substitution des anthroponymes indigènes par les nouveaux noms latins et celle de l'adoption du plus riche formulaire onomastique romain.

La latinisation des noms s'effectue en apparence avec une facilité relative. La majorité des "fossiles" celtes se trouve en effet au niveau d'indication patronymique par individu, hommes et femmes, qui ont acquis des noms déjà partiellement ou totalement romanisés.

C'est le cas de *Cornelia Cintulli F. Vibia* (nr. 6), de *Pedania Quarta Bitoni f.* (nr. 8), de *Q. Orbicius Velageni f.* (nr. 26), de *Mocetius Pontius Maconis f.* (nr. 61), de *C. luncus Dunonis f.* (nr. 69), de *Uricia Matonia Cintulli f.* (nr. 72). Pour le reste, plus rarement survivent des noms de formation indigène en tant qu'idionymes : *Cittius Terti f.* (nr. 54), *Clubusius Rufi f.* (nr. 56). Ou bien en tant que prénoms : il en est ainsi pour *Diutto Allius L. f.* (nr. 4) et pour *Mocetius Pontius Ivantugen f.* (nr. 27) ; ou encore en tant que *cognomen*, comme pour *M.Aebutius Spuri f. Macco* (nr. 2) ; pour *Pinaria C. f. Coemia* (nr. 15), pour *Sariena Sex f. Maca* (nr. 78) ; ou bien encore en guise de gentilice plus ou moins latinisé : par exemple pour *Bassus Curho Sexti f.* (nr. 21), pour *Veriouna Prisca Q. f.* (nr. 47), pour *Q. Clubus* (nr. 55). Bien plus lentement semble se faire le passage vers le système de dénomination romain basé sur les *tria nomina* qui ne sera pas, ou seulement rarement, assimilé complètement. Dans l'onomastique masculine, même si elle est circonscrite, on assiste à une phase de survivance de la structure de dénomination indigène prégentilice, composée selon l'usage celtique d'un nom personnel et d'un patronyme, tous deux exprimés par un idionyme ; ainsi par exemple, *Macco Duci f.* (nr. 1) (photo 3), *Ennius Petri f.* (nr. 40), *Cittius Terti f.* (nr. 54), *Clubusius Rufi f.* (nr. 56), *Optatus Ani f.* (nr. 74).

Dans le passage au stade gentilice, l'ancien idionyme semble prendre à l'intérieur de la formule polionymique un rôle unique, ou du moins une seule position, celle de *praenomen*, puisqu'on se borne à ajouter au nom individuel un gentilice romain suivi du nom paternel exprimé en entier ou en abrégé : ainsi, par exemple, on aura *Mocetius Pontius Ivantugen f.* (nr. 2) ou *Diutto*

*Allius L. f.* (nr. 4). Une telle pratique persiste obstinément même lorsque le *cognomen* latin se substitue à l'idionyme du lieu. Ainsi, les nombreux : *Secundus Albucius Nasonis f.* (nr. 3), *Secundinus Sertor Quarti f.* (nr. 18), *Bassus Curho Sexti f.* (nr. 21), ou *Sabinus Crattius L. f.* (nr. 14), *Stabilio Sculditius P. f.* (nr. 45), *Fronto Iuncius C. f.* (nr. 66).

Plus rarement on placera devant, en hommage à la nouvelle formulation, un prénom romain abrégé, ce sera le cas de *Q. Orbicius Velageni f.* (nr. 26), de *C. Iuncus Dunonis f.* (nr. 69) et d'autres rares exemples ; une telle adoption rencontre en fait de fortes résistances dans la pratique normale, peut-être parce que ressentie comme une sujexion à une coutume étrangère.

Mais ce sera dans les modalités d'expression du patronyme que la fidélité aux anciens systèmes de dénomination se manifestera de la façon la plus éclatante.

Il sera toujours indiqué en dernier lieu, postposé aux autres éléments onomastiques et exprimé en entier à travers la mention de l'idionyme ou du premier élément onomastique du père. Ce phénomène est très répandu dans les régions se trouvant aux pieds des monts et partout en Italie du nord là où le processus de romanisation s'est heurté à de fortes résistances de l'élément local obstinément fidèle à ses propres traditions onomastiques. Dans le cas du territoire étudié, ce même phénomène constitue d'ailleurs la pratique la plus courante dans la désignation masculine aussi bien que féminine.

Cette dernière ne semble fournir *in loco* aucune documentation de phase prégentilice et ne semble donc pas présenter, comme on le trouve ailleurs, de caractères de conservatisme prononcé ; on la voit au contraire suivre des processus de transformation analogues à ceux décrits pour les hommes. De plus, la documentation épigraphique examinée présente seulement deux noms à la grecque et se révèle donc étrangère aux dynamiques sociales et aux modes qui répandent dans les centres urbains des noms d'importation orientale.

En conclusion, on enregistre donc sous le profil onomastique une grande majorité de noms indigènes ou romains présents dans des structures onomastiques de transition, péniblement orientées vers des séquences polonymiques, face à la rare présence de noms complètement romanisés en formules trinominales dont la disposition est correcte. Ces derniers exemples, loin d'apparaître comme le couronnement d'un processus de lente transformation, semblent au contraire dépendre d'autres facteurs. Ils sont, en effet, limités à des noyaux familiaux restreints, mentionnés le plus souvent par des dédicaces multiples sur des stèles de production d'atelier, ou bien à des *liberti* qui semblent faire dériver de leur émancipation le respect pour une structure de dénomination inspirée de critères officiels. C'est le cas emblématique des *liberti* des *Livii* de San Ponso.

3. En ce qui concerne le statut social, la situation qui apparaît est la suivante : aucun individu n'avoue une condition servile. Les *liberti* ne sont que huit sur tout le territoire, la grande majorité de la population est libre comme cela ressort du rapport de filiation qui est presque toujours constamment précisé ; la tribu par contre n'est jamais spécifiée. Les représentants de l'aristocratie municipale sont au nombre de trois et tous concentrés à San

Ponso : *L. Tutilius Secundinus* (nr. 46), appartenant au sénat de la ville, *P. Livius Macer* (nr. 42), *duumvir* quinquennal et peut-être quatre fois *duumvir* simple, enfin le *curator* anonyme de la ville de *Forum Fulvii/Valentia* probablement lié à la famille des *luncii* (nr. 41). Enfin les membres des collèges cultuels, chargés de la vénération de l'empereur : on trouve parmi eux le sévir *P. Livius Macer* (nr. 42), grand-père du *duumvir* de San Ponso du même nom, l'augustale de Settimo (nr. 51), l'augustale (ou sévir augustale) de San Maurizio (nr. 34).

Voici donc quelles sont les données que les inscriptions offrent au point de vue typologique, onomastique et social. Il est peut-être possible d'extrapoler à partir de ces dernières des indications valables pour éclairer les modalités d'établissement et les processus de romanisation.

La limite la plus grave à l'exploitation maximale des données épigraphiques est représentée par l'absence de références chronologiques fiables. En termes de chronologie absolue les textes n'offrent pas d'indications pour une datation précise. Le *terminus post quem* devrait se trouver représenté par la fondation de la colonie de Turin à l'époque d'Auguste, mais il n'est pas exclu, il est même probable, que l'urbanisation, à partir de l'année 100 av. J.-C., du territoire voisin d'*Epoedia* ait en quelque sorte activé une fréquentation de l'aire au sud de la rivière Orco et l'ait attirée dans l'orbite de la romanisation quelques générations avant l'établissement de la colonie de Turin et du lotissement correspondant (centuriation). Le III<sup>e</sup> siècle semble représenter le *terminus ante quem* pour les inscriptions du Canavese occidental, à l'exception d'un seul témoignage chrétien.

Au cours de ces trois siècles, on ne peut que proposer une chronologie relative. En effet, la validité de la suggestion paléographique est très souvent limitée par la mauvaise qualité de l'ouvrage. Même l'indicateur onomastique, bien que plus probant, semble sujet aux conditionnements et aux synergies les plus variées.

Il n'est en effet pas prouvé que le processus de transition de l'onomastique indigène à l'onomastique romaine et des formules de désignations idiomorphiques aux formules polionymiques ait suivi un parcours rectiligne et n'ait pas subi les conséquences des retards, des reflux et des résistances typiques des climats culturels périphériques.

L'archaïsme relatif offert par de nombreuses dédicaces est-il en rapport avec les premières lueurs de la colonisation romaine dans la région ou avec les résistances offertes aux processus de romanisation par des *facies* culturels conservateurs ? Ou encore, jusqu'à quel point l'émargination des commettants a-t-elle une influence ?

De toute manière, au delà des difficultés de datation souvent insurmontables et malgré les limites imposées par les modalités de découverte ainsi que par le caractère incomplet de la documentation, il semble possible de tirer de l'ensemble des inscriptions livrées par le territoire de précieuses informations en ce qui concerne l'articulation de sa population à l'époque romaine. Ceci semble possible, car d'après l'examen de la documentation, les trois indicateurs (les indicateurs typologique, onomastique et de statut social) s'avèrent presque

parfaitement superposables. Expliquons-nous : les supports qui ont subi un travail en atelier, qui sont la minorité, sont aussi les seuls à être associés à des dédicaces multiples, elles-mêmes peu nombreuses et qui présentent les rares cas d'onomastique totalement romaine, ordonnée dans une séquence polionymique correcte. A cette étroite catégorie appartiennent les rares mentions de magistrats et de préposés au culte impérial.

Au contraire, les piétres ouvrages de production occasionnelle, qui sont la majorité, se retrouvent toujours associés à des sépultures uniques, elles aussi les plus nombreuses et qui se réfèrent à leur tour à des individus dont l'onomastique présente très fréquemment dans la région des survivances celtiques ou du moins une adhésion imparfaite à la polionymie romaine. Dans ces dédicaces, on n'enregistre aucune référence à des mentions de magistrats ni à des charges publiques.

Il ne semble donc pas hasardeux de reconnaître derrière la première catégorie de documents des commettants de condition économique aisée, d'une certaine disponibilité financière, de souche italique centre-sud ou bien indigènes mais totalement romanisés, ayant dans la région un rôle dirigeant et principalement établis dans le site de l'actuel San Ponso. Les *Livii*, les *Iuncii*, les *Tutilii*, les *Octavii*, les *Cornelii* sont probablement les nouveaux colons romains, mais il n'est pourtant pas exclu qu'ils appartiennent au contraire à la *nobilitas* indigène plus réceptive aux stimulations de la romanisation.

La seconde catégorie de documents, la plus nombreuse, semble au contraire se référer avec certitude à des individus de condition libre, des commettants de modestes disponibilités économiques qui vivent un processus de romanisation pénible, restant souvent fidèles aux traditions locales et qui se retrouvent sur le territoire dans des habitats isolés. On trouve probablement là les membres ou les descendants du substrat indigène préromain, attirés dans l'orbite de la romanisation, mais attachés à des situations subalternes.

Il semble enfin que deux facteurs doivent être opportunément considérés : que la majorité des individus d'origine préromaine sont libres à leur naissance et qu'il n'existe pas parmi eux d'inégalité numérique entre les composantes masculine et féminine. On en déduirait l'absence d'actions généralisées d'extermination ou d'asservissement qui eurent lieu par contre dans des zones voisines par l'action des armées d'Auguste. Il semble donc probable que l'implantation romaine dans la région se soit effectuée sans traumatismes et qu'elle ait amorcé pour la population locale des mécanismes d'attraction et d'osmose socio-culturelle et politique, freinés dans leur impact et dans leurs rythmes évolutifs par les résistances opposées par le milieu suburbain.

Les données qui émergent de l'épigraphie vont aussi parfaitement de pair avec les résultats de l'enquête archéologique qui a jusqu'à aujourd'hui fourni du matériel céramique La Tène tardif, qui a noté une absence locale de vernis noir, une prédominance de céramiques communes et, parmi elles, une abondante quantité de marmites. Un niveau économique très modeste, dû certainement à la position périphérique du territoire, par rapport aux deux grandes voies de communication, *Augusta Taurinorum - Segusium Monginevro* et *Mediolanum - Eporedia - Augusta Praetoria - Alpes Graiae*.

Nous sommes donc en présence, à l'intérieur de la colonie de Turin, d'une enclave à l'écart qui, tout en ayant fait l'objet d'un premier aménagement d'arpentage à but cadastral, appelé aussi "centuriation de Caselle", garda longtemps un *facies* culturel conservateur.

